

L'annonce de la mort de J. Staline à l'ÉNS de Saint-Cloud  
par Jacques Delatour (L SC 1952)

*J'avais donné cet article à la revue Plaisir d'écrire (n°44, juillet/août 2006) dirigée par Robert Ferrieux (Saint-Cloud, 1953, anglais) qu'il m'a bien volontiers autorisé à reprendre pour la rubrique « Mémoires des ÉNS » du site Web et la rubrique « Souvenirs » du Bulletin. J'ai ajouté quelques lignes à l'intention des jeunes générations de normaliens.*

Admissible en 1951 à Saint Cloud j'ai été admis en 1952.

L'École, alors, était éclatée entre quatre bâtiments : Valois, à l'entrée du parc de Saint Cloud, Bonnet, une villa dans le parc où résidait une partie des scientifiques, Pozzo, une ancienne clinique où Cocteau avait écrit *les Enfants terribles* et où se trouvaient le réfectoire, l'intendant baptisé le *rhino* (parce que c'est rosse), la salle de réunion et les plus belles turnes (chambres d'étudiants), enfin, Latouche, une vieille bâtisse inconfortable réservée aux derniers admis en lettres, et détruite depuis. Mes deux années en classe prépa au lycée Claude Fauriel de Saint-Etienne ne m'avaient guère laissé le temps de m'intéresser à la politique, même si je lisais régulièrement *Le Monde*. En arrivant à l'École j'ai été surpris de découvrir sa politisation.

En 1953, on est en pleine guerre froide. Les Américains exécutent les Rosenberg, soupçonnés d'être des espions à la solde de l'URSS. De son côté, celle-ci exécute les « blouses blanches », médecins juifs, accusés d'avoir assassiné de hauts responsables soviétiques. À l'armistice de Panmunjom, la Corée est coupée en deux. La France poursuit sa guerre en Indochine qui, l'année suivante, va se terminer par le désastre de Diên Biên Phu. L'Europe, un peu comme la Corée, est coupée en deux par le *rideau de fer*, les pays de l'Est étant sous la chape de plomb de l'URSS. Une première émeute éclate à Berlin-Est dans la Stalinallee, elle est durement réprimée.

Le Parti communiste français est le premier parti de France ; en 1951, il a remporté le quart des suffrages aux élections législatives. Son chef, Maurice Thorez, est un leader charismatique admiré et incontesté.

À l'ÉNS, la cellule communiste est toute-puissante et totalement stalinienne. C'est dans ce contexte que se place l'épisode que je raconte, lors de la mort de Staline, le 5 mars 1953. Il faudra attendre 1956 et la révolte du peuple hongrois pour que, lors d'une assemblée générale houleuse à l'ÉNS de Saint-Cloud, des voix s'élèvent contre l'approbation par la cellule communiste de la répression soviétique. Un groupe socialiste inter-ÉNS se constitue avec des adhérents à Saint-Cloud (une quinzaine), à la rue d'Ulm (avec Jacques Julliard, et le fils du député Métayer), à l'ÉNSET, à Sèvres (un petit groupe solide) et à Fontenay (avec, dans celle-ci, une seule adhérente).

Rétrospectivement, sans condamner personne, je ne comprends toujours pas comment des camarades ont pu faire preuve d'autant d'amour aveugle envers l'URSS de Staline. Avec le recul, la brochure du PC intitulée *Staline, l'homme que nous aimons le plus*, que la cellule diffusait, paraît presque irréaliste.

### **L'Homme que nous aimions le plus**

Joseph Dougachvili, dit Staline; *l'homme de fer, le Petit Père des Peuples*, l'homme qu'ils aiment le plus, « *celui qui suscitait la haine et la peur d'une poignée de profiteurs et de parasites et soulevait l'amour, l'enthousiasme et l'espérance d'immenses masses humaines* » (rien que ça !), n'est plus.

À l'ÉNS de Saint-Cloud, c'est la stupeur. Une bonne partie de l'École vit à l'heure stalinienne. La cellule communiste y règne sans partage. Elle diffuse son mensuel ronéoté

*l'Unité*, ses panneaux d'affichage recouvrent tous les murs de la grande salle de réunion. Les journaux du PC -- dont plusieurs exemplaires de *l'Huma* -- sont sur toutes les tables ; les autres publications : *Franc-Tireur*, *Le Populaire*, *Combat*, disparaissent aussitôt que posées, soit qu'elles fassent le bonheur de non communistes, soit encore que des communistes les retirent de la circulation. La cellule organise des conférences, des reprises solennelles de cartes du Parti, des ventes de livres d'auteurs communistes ou de sympathisants, fait signer de multiples pétitions, laisse dire que le directeur de l'École, socialiste, rédige sur les élèves des fiches politiques destinées à la police. Les militants communistes se font gloire d'avoir été conduits au poste, inondent la ville d'affiches, -- sans rien changer d'ailleurs aux résultats des élections dans une ville aussi ultra-bourgeoise que Saint-Cloud.

Staline est Dieu et Maurice Thorez est son prophète. Qui oserait s'étonner que dans les éditions successives du best-seller de Maurice, *Fils du Peuple*, la photo du leader, encadré au départ de ses fidèles lieutenants, s'allège successivement de Marty, le mutin de la mer Noire, de Tillon, le héros de la Résistance, de Lecoq, le leader des grandes grèves dans les mines du Nord ? Orwell, dans *1984*, a décrit ce procédé, utilisé pour effacer des mémoires l'existence des présumés déviationnistes.

À l'École, donc, on est communiste, à moins que l'on ne s'occupe du Mouvement de la Paix, ou d'autres associations philanthropiques prétendues « indépendantes ». On achète *l'Huma-Dimanche*, on signe toutes les pétitions pour les Rosenberg, pour Henri Martin, le marin mutin, pour un Vietnam démocratique, pour ceci, pour cela. On signe, souvent sans lire.

Tout le monde se dit communiste ou se tait, sauf un petit groupe d'irréductibles copains, qui n'hésitent pas à se moquer des « Stals » et de « *Big Brother Jo* ».

Ce 5 mars 1953, au réfectoire, le secrétaire de la cellule communiste, impeccable dans son costume-cravate, la mine sinistre, réclame le silence en tapant sur un verre. C'est la coutume pour une communication rapide ; le petit groupe Tala, pourtant discret, l'utilise volontiers pour annoncer, par la voix de son prince Tala, les conférences de Monseigneur Daniélou, sous les hurlements goguenards de la salle : « *Dupanloup ! Dupanloup !* »

« *Camarades, vous savez déjà la terrible nouvelle. Staline, l'homme que nous aimons le plus, est mort ; Je vous demande de vous lever et d'observer une minute de silence à la mémoire du héros de Stalingrad.* »

Tout le réfectoire se lève. L'émotion est grande et l'on ne résiste pas à un appel aussi solennel de la cellule. Deux cents commensaux répartis par tables de huit sont debout, sauf les occupants de deux tables, qui, à la stupéfaction générale, restent assis.

La minute de silence terminée, plusieurs communistes se précipitent : « *Vous ne saluez pas Staline, vous ne saluez pas le vainqueur de Stalingrad ! C'est une honte !* »

La cellule communiste ne peut en rester là. Peut-être aussi veut-elle effacer ce qu'elle considère comme un outrage ?

À côté d'une des résidences des élèves, rue Latouche, se trouve un garage vide ouvrant directement sur la rue. Le garage est drapé de tentures rouges, un catafalque noir est installé, surmonté d'un grand portrait de Staline encadré de deux drapeaux rouges marqués de la faucille et du marteau. Les élèves défilent, déposent des fleurs, s'inclinent, signent le registre de condoléances. On croit rêver ; il ne manque que l'eau bénite, l'encens et les larmes.

Par la suite, tous ces gars bardés de titres, ont fait de brillantes carrières et réussi dans des domaines variés. Tous étaient sympathiques et, hélas, aussi sincères. Qu'avaient-ils fait de leur esprit critique ? Il n'y eut qu'une petite quinzaine de résistants pour oser dire ce que plus tard, tous, et longtemps après Khrouchtchev, ont dû reconnaître avec plus ou moins de gêne ou de désinvolture : Staline n'était pas *le Petit Père des Peuples*, il n'était pas l'homme que nous devons le plus aimer.

Picasso n'affirmait-il pas qu'il allait au communisme comme à la source ?